
Les Franco-Ontariens vus à travers leur littérature

Jules Tessier
Département des lettres françaises
Université d'Ottawa

La boutade de George Bernard Shaw à l'effet que les Anglais et les Américains sont séparés par une langue commune s'applique tout aussi bien aux relations entre les Québécois et les Franco-Ontariens. Peut-être même convient-elle encore davantage à ces deux communautés car le français parlé de part et d'autre de la rivière des Outaouais constitue une authentique « langue commune », à quelques légères variantes près, alors que les écarts entre l'anglais d'Oxford et celui de Harvard frappent n'importe quelle oreille, même la moins exercée à détecter les nuances d'accent. C'est d'ailleurs cette similitude de langue qui est à l'origine de certains malentendus, car, de prime abord, le Québécois, en constatant que son interlocuteur franco-ontarien s'exprime comme lui, conclura hâtivement qu'il a affaire à un francophone en tous points semblable à lui, alors que la réalité est différente.

Deuxième point qui contribue à brouiller la perception que les Québécois peuvent avoir des francophones de la province voisine, c'est que le vocable « franco-ontarien » inclut ce gentilé dérivé du toponyme amérindien « Ontario »... Il ne faut pas sous-estimer les connotations non toujours positives provoquées par le nom de cette province riche, naguère opulente même, encline, de ce fait, à un certain impérialisme économique. Dans ces conditions, on comprend que le tandem « Franco-Ontarien » ne suscite pas un enthousiasme spontané auprès des Québécois, qui voient dans l'Ontario

cette province où l'on déménage trop souvent leurs usines, et contre laquelle il leur faut toujours se battre pour arracher leur part des subventions et des contrats gouvernementaux, ou encore pour obtenir quelque industrie de pointe.

Troisième aspect, sans doute le plus important, qui pourrait expliquer la tiédeur manifestée par certains gens de l'extérieur pour cette communauté linguistique, c'est l'absence d'un mythe franco-ontarien. Avec la Déportation, les Acadiens se sont constitué un inépuisable capital d'estime, d'admiration et de sympathie. C'est ainsi que le 15 août, tous les francophones d'Amérique célèbrent la fête nationale des Acadiens, un peu comme le 17 mars, tous ceux qui le désirent se sentent Irlandais. Évangéline, au cœur du mythe acadien, a eu une continuateur dans le personnage de Pélagie lorsque vint le moment de compléter la geste et de raconter le retour au pays originel¹. L'Ouest canadien fait tout de suite penser aux Métis, à Louis Riel qui a réussi, lui aussi, à constituer des réserves d'estime et d'attachement pour ce peuple spolié de ses droits et dispersé, par voie terrestre, cette fois. De plus, au tournant du siècle, des écrivains français ont séjourné dans ces vastes étendues et s'en sont inspirés pour servir à leurs lecteurs d'outre-Atlantique l'exotisme du Nouveau Monde, contribuant ainsi à créer le mythe des Prairies et du Grand Nord jusqu'en Europe. Ici, on songe surtout à

1. On aura reconnu en Pélagie l'héroïne du roman d'Antonine Maillet (1979), couronné par le prix Goncourt la même année. Pour évaluer le rayonnement international de cette auteure, on consultera avec profit Maillet et Hamel, 1989. Sans aucunement vouloir diminuer le mérite de cette écrivaine prolifique qui a virtuellement mis la littérature acadienne au monde, il faut admettre qu'elle a eu, bien malgré elle, une influence occultante, à telle enseigne que dans certains milieux, à l'extérieur du Canada, Antonine Maillet incarne et résume la production littéraire acadienne. Rien n'est plus faux, et il suffit, pour s'en convaincre, d'évaluer le nombre des publications en langue française émanant de l'Acadie, surtout en littérature, mais aussi dans les domaines groupés sous la double appellation des sciences humaines et sociales (entre parenthèses, le nombre de publications ontariennes correspondant aux mêmes paramètres): 42 (Ont.: 30) en 1990; 75 (Ont.: 33) en 1991; 96 (Ont.: 48) en 1992. Source: *Francophonies d'Amérique*, 1 (1991), 2 (1992) et 3 (1993). Notons que cet accroissement du nombre de titres publiés d'année en année peut provenir, partiellement, d'une méthode de ratissage de plus en plus perfectionnée.

Maurice Constantin-Weyer, mais aussi à Léon de Tinseau et à Louis-Frédéric Rouquette². Georges Bugnet figure dans une catégorie à part puisqu'il s'est installé en permanence dans la province de l'Alberta³. Pour ce qui est des États-Unis, il suffit d'évoquer la Louisiane pour voir surgir des bayous ces déportés qui ont reconstruit là-bas une *Acadie tropicale*, lointaine, mystérieuse, aux sonorités si particulières, tant dans le récit populaire que dans la chanson⁴. Quant à nos cousins du Canada d'en-bas, de la Nouvelle-Angleterre, le film *Les Tisserands du pouvoir* a révélé à un vaste public l'odyssée de ces quelque 900 000 Québécois qui ont pris le chemin des États-Unis, de 1840 à 1930. L'ampleur de ce mouvement migratoire ne cesse d'étonner et l'implantation des « Petits Canadas » en Nouvelle-Angleterre a fait l'objet, récemment, de trois ouvrages historiques importants en trois années consécutives : François Weil (1989), *Les Franco-Américains, 1860-1980*; Yves Roby (1990), *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre*; Armand Chartier (1991), *Histoire des Franco-Américains*. Et les Franco-Américains ont l'*American Dream* lové dans leur gentilé, terre de Cocagne que Lorenzo Surprenant évoque pour conquérir Maria Chapdelaine; ou encore

-
2. Pour se documenter sur l'immigration des francophones européens dans l'Ouest canadien, on consultera avec intérêt l'ouvrage de Frémont (1959) et, pour la contribution des auteurs d'origine européenne à l'élaboration de la littérature d'expression française au Canada, Collet (1984).

L'œuvre d'inspiration canadienne de Maurice Constantin-Weyer demeure un des sujets d'étude favoris parmi les littéraires de l'Ouest canadien, voir notamment Motut (1982) et le numéro thématique des *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest* (1989). Et il faut savoir gré aux Éditions des Plaines d'avoir tiré de l'oubli un roman de facture supérieure à *Un homme se penche sur son passé* (Prix Goncourt 1928) : *Un sourire dans la tempête* ([1934] 1982).

3. L'auteur de *La forêt* (1935) est en train de prendre la place qu'il mérite au panthéon littéraire de l'Ouest canadien avec la parution d'une édition critique de *Nypsis* (1924 et 1929) (Duciaume et Lecomte, 1990) et la publication d'une anthologie (Morcos, 1990). Rappelons aussi l'ouvrage de Papen (1985).
4. La Louisiane fait montre d'une étonnante vitalité sur le plan des publications en français, particulièrement dans le domaine de la poésie : *Cris sur le bayou*, *Acadie tropicale*. Aux périodiques *Louisiane* et *Revue de Louisiane* est venue s'ajouter, en 1991, une revue semestrielle à la présentation toute simple, éminemment sympathique, consacrée principalement à la poésie acadienne : *Feux Follets*.

fils de l'oncle Sam sur qui la Sagouine jette un regard oblique, de convoitise dirait-on, en évoquant les belles « tchulottes » blanches des touristes américains en visite en Acadie⁵. Les Franco-Ontariens, perçus de l'extérieur, ne sont pas auréolés d'un mythe. Pourtant, ils occupent un territoire qui faisait partie de l'Empire français d'Amérique, exploré par Samuel de Champlain, Étienne Brûlé, Jean Nicolet et tant d'autres. Les Français y ont contruit les forts Frontenac, Rouillé, Saint-Joseph, Niagara, Pontchartrain. Les premiers vagissements de la littérature d'expression française sur notre continent s'y sont fait entendre, si l'on songe, par exemple, aux récits de Samuel de Champlain, justement, ou du frère Gabriel Sagard qui nous a laissé des pages uniques sur la Huronie de la baie Georgienne, sans parler du père Potier, le premier lexicographe du français nord-américain, qui a passé presque toute sa carrière à la frontière sud-ouest de l'Ontario actuel⁶. Les Franco-Ontariens, tout comme les

-
5. Les littéraires franco-américains publient du plus en plus en anglais. Dans le domaine du roman par exemple, lorsque Robert Perrault a fait paraître *L'héritage*, en 1983, Élisabeth Aubé (1983 : 3) a cru bon de rappeler que c'était « le premier roman franco-américain publié en français depuis les années trente ». Il a fallu attendre ensuite cinq ans pour voir paraître un autre roman franco-américain « en français », grâce à Henri Chapdelaine (1988) qui a eu la bonne idée de donner une suite au roman de Louis Hémon et de faire immigrer Maria en Nouvelle-Angleterre. C'est donc à Henri Chapdelaine qu'il faut attribuer la paternité de cette trouvaille, non pas à Philippe Porée-Kurrer (1992) qui a publié lui aussi une suite à *Maria Chapdelaine*, mais quatre ans après Henri Chapdelaine. Normand Beaupré (University of New England, Biddeford, Maine) aurait déposé, chez des éditeurs, un manuscrit de roman dont le titre comporterait la mention des « Petits cœurs saignants ». Ces publications espacées, spasmodiques, n'augurent rien de bon pour le maintien d'une littérature franco-américaine qui s'exprime en français. On nous pardonnera cette précision qui, ailleurs, serait taxée de lapalissade. Par ailleurs, Claire Quintal (1992) vient de faire paraître un ouvrage sur la production littéraire des Franco-Américains.
6. Nous n'avons pas à présenter la magistrale édition des écrits de Samuel de Champlain par H. P. Biggar (1971).

Nous faisons allusion, ici, au *Grand voyage au pays des Hurons etc.* du frère récollet Gabriel Sagard, publié en deux volumes, à Paris, en 1632, de même qu'à son *Histoire du Canada et voyages que les Frères Mineurs Récollets y ont faits pour la conversion des Infidèles etc.*, en quatre volumes parus en 1636.

autres communautés francophones d'Amérique, ont connu des périodes calamiteuses propices à l'élaboration d'une épopée, notamment lors de la persécution ouverte qu'ils ont subie pendant la triste période du Règlement XVII, de 1912 à 1927, alors que le français a été virtuellement mis hors la loi dans les écoles de la province. Cette époque de luttes acharnées a produit ses héros : Napoléon Antoine Belcourt, le sénateur Philippe Landry, Samuel Genest, Jeanne Lajoie.

Fait significatif, c'est d'abord le Québec qui s'est soucié d'immortaliser les luttes contre le Règlement XVII et les personnages qui s'y sont illustrés. Ainsi, Alfred Longpré, l'allié de Jeanne Lajoie lors de la fondation de l'école Jeanne-d'Arc de Pembroke, en 1923, est retourné prendre sa retraite dans sa ville natale de l'Assomption au Québec, où on lui a érigé un magnifique monument, en face de l'église, pour rappeler aux générations futures l'énergie déployée en Ontario par ce lutteur pour contrer les visées du Règlement XVII. D'autre part, Jeanne Lajoie qui s'est employée à enseigner le français presque bénévolement pendant ces heures sombres, épuisée par une tâche surhumaine, est décédée prématurément dans un hôpital québécois, en 1930, et ses cendres reposent dans le cimetière de la Côte-des-Neiges de Montréal⁷. Et c'est un Québécois, l'abbé Lionel

Le père jésuite Pierre Potier, au cours de sa carrière en terre canadienne, a recensé, de 1743 à 1758, quelques centaines de mots et d'expressions propres au Nouveau Monde. Jusqu'à maintenant, pour avoir accès à ces *Façons de parler proverbiales, triviales, figurées, etc. des Canadiens au XVII^e siècle*, il fallait aller consulter le *Bulletin du parler français au Canada* (1904 à 1906). Fort heureusement, un professeur de l'Université de Windsor, Peter Halford, comblera bientôt cette lacune puisqu'il vient de déposer, aux Presses de l'Université d'Ottawa, un manuscrit sur la vie et l'œuvre du premier lexicographe du français canadien.

7. Le monument en question, de style art déco, d'une hauteur de trois mètres, est orné d'un bas relief en bronze représentant Alfred Longpré, vu de profil. Le texte, gravé dans la pierre, se lit comme suit : « Hommage à Alfred Longpré, chef de la minorité française, à ses compagnons d'armes de l'École Jeanne-d'Arc et à l'héroïque institutrice Jeanne Lajoie qui luttèrent pour les libertés scolaires à Pembroke, en Ontario 1915-1927 ». On a encore fait graver, sur le socle du monument, l'épigraphie qui suit : « Petits enfants, rappelez-vous bien que celui qui dédaigne sa langue et renie ses traditions jette l'outrage à tous nos morts, à tous ceux dont le travail et le sacrifice nous ont faits ce que nous sommes. Le Vieux Longpré ». L'Ontario a perpétué la mémoire de Jeanne Lajoie d'une autre manière en donnant son nom à trois écoles : deux dans l'Outaouais et une à Toronto.

Groulx, qui a exploité la crise du Règlement XVII pour en faire un roman, *L'Appel de la race*, publié en 1922, sous le pseudonyme d'Alonié de Lestre, et dont le personnage principal est inspiré par Napoléon Antoine Belcourt⁸.

Faut-il déjà conclure que les Franco-Ontariens n'ont pas su tirer parti de leur histoire en y puisant des archétypes, en la mythifiant ? Les peuples, surtout les minoritaires, doivent scruter tout autant leur passé que leur avenir afin d'y trouver une motivation et des éléments de définition qui leur permettent de se situer et de se trouver une spécificité par rapport aux autres communautés environnantes. Parvenu à un certain stade de son évolution, on peut réduire la taille du mythe, à la faveur d'une réinterprétation de son histoire, comme les Québécois l'ont fait, eux qui n'ont pas craint de troquer l'hagiographie contre une approche plus scientifique et impartiale, quitte à vider leur Olympe d'un Dollard Des Ormeaux à la motivation ambiguë, d'une Madeleine de Verchères devenue anticléricale et auteure de chansons grivoises sur les berges de la rivière La Pérade, sans oublier les Martyrs canadiens contre lesquels un universitaire lance ses flèches en tentant de les présenter comme ayant eu

8. *L'Appel de la race* constitue un bel exemple d'une optique nationaliste québécoise appliquée telle quelle à une problématique franco-ontarienne. Voilà pourquoi on y trouve un certain manichéisme ethnique, le héros du drame, Jules de Lantagnac, tentant, par exemple, de départager, parmi ses quatre enfants, ceux qui ont hérité des qualités propres à la race française et ceux qui ont eu en partage l'héritage anglo-saxon de leur mère Maud Fletcher.

Pareil transfert n'est pas unique et on en trouve un cas analogue dans la littérature de l'Ouest canadien avec le premier roman de Joseph-Marc Lebel (pseudonyme : Jean Féron) intitulé *La Métisse* et publié en 1923. Lebel, formé au Québec, va encore plus loin que Groulx et divise ses personnages en deux clans : ceux qui sont associés à la Métisse : français, catholiques, foncièrement bons et beaux par surcroît ; les Anglo-protestants : vicieux, laids, moralement et physiquement.

Ce type de vision manichéenne ne correspond pas à la mentalité des « minorités » qui, appelées à côtoyer les anglophones dans la vie de tous les jours, ont une perception plus nuancée de ces derniers dont elles ont eu le loisir d'apprécier non seulement les défauts, mais aussi les qualités. Ces deux romans montrent qu'on ne peut déléguer la tâche d'édifier sa propre littérature sans courir le risque d'y voir apparaître des valeurs et des perceptions autres, et que les littératures régionales, faites par procuration, s'exposent à rater un de leurs objectifs fondamentaux, celui de mettre en évidence la spécificité d'un groupe donné.

une propension à la névrose. Pour en arriver à habiller son histoire d'un mythe, il faut d'abord se l'approprier. Les Franco-Ontariens ont été soumis à la loi du *primo vivere* et ils ont d'abord dû se battre pour survivre. Il faut dire que la sociologie est venue les visiter avant l'histoire et qu'ils ont d'abord fait l'objet de quantité d'analyses et d'études de toutes sortes. Puis on a commencé à leur révéler leur histoire par bribes, sous forme de monographies ou de chroniques. Un collègue, Robert Choquette (1980), a élargi sa perspective linguistico-religieuse des débuts afin de présenter aux siens une histoire complète allant de la fondation de l'Ontario français jusqu'à la période contemporaine.

La littérature joue un rôle analogue pour conscientiser un peuple, pour l'aider à se définir. Tout comme pour l'histoire, il a fallu attendre de se dépêtrer des luttes de survie pour accroître le niveau de scolarité de la population et se mettre à écrire d'une façon suivie, avec une abondance suffisante pour pouvoir parler d'une littérature franco-ontarienne. Nous y sommes maintenant. Un autre collègue, René Dionne (1991), vient de faire paraître une anthologie de poésie franco-ontarienne et il donne la dernière touche à une histoire de la littérature d'expression française en Ontario. Une équipe de l'Université Laurentienne de Sudbury, sous la direction de Jean-Pierre Pichette et de Gaétan Gervais, prépare un ouvrage monumental, en cinq volumes, le *Dictionnaire des écrits de l'Ontario français*⁹. Par ailleurs, les cours de littérature franco-ontarienne se sont multipliés dans nos universités, et la clientèle réagit très favorablement à cette confrontation, à cette image qu'on lui renvoie d'elle-même, à son autoportrait, pourrait-on dire.

Notre propos n'est certes pas de brosser un tableau d'ensemble de la littérature d'expression française en Ontario. Le projet serait par trop ambitieux, ne serait-ce qu'à cause des contraintes imposées par l'espace disponible dans cet ouvrage. Nous avons plutôt choisi des extraits de textes courts, de type nouvelle ou témoignage, susceptibles de faire saisir rapidement et avec précision les principaux

9. Afin d'évaluer l'ampleur de ce projet, on consultera les deux articles suivants : Gervais et Pichette, 1988 et 1989.

traits caractéristiques d'une autre société distincte dans la francophonie nord-américaine, celle qui se trouve tout de suite à l'ouest du Québec, si proche parente qu'on la prend parfois, à tort, pour une sœur jumelle : la société ontarioise.

Les deux premiers textes retenus sont de Maurice Henrie, extraits d'un recueil de nouvelles de facture « littérature du terroir », *La chambre à mourir*, publié en 1988, la date est importante. En effet, cet ouvrage se compare aux écrits du même type parus au cours du premier quart du XX^e siècle, au Québec, qu'il s'agisse des *Rapaillages* de l'abbé Groulx (1916), des *Récits laurentiens* du frère Marie-Victorin (1919) ou du diptyque d'Adjutor Rivard, *Chez nos gens* (1918) et *Chez nous* (1923). D'ailleurs, la « chambre à mourir » de Rockland – on peut déplorer ce titre maladroit – c'est la « grand' chambre » d'Adjutor Rivard, celle qu'on ouvre pour les événements importants : les naissances, les maladies et les décès. Pour se convaincre que la grand'chambre québécoise a été transportée telle quelle en Ontario, il suffit de comparer les descriptions, celle de Rivard d'abord, puis celle de Henrie :

Aux murs, un crucifix, des portraits de famille [...] Ils *ne sont plus du temps*, et leurs portraits pendent au mur (Rivard, 1918 :18 et 24).

... lorsque la grand-mère se détourne de la fenêtre [...], elle se heurte aux murs rigoureusement blancs de la chambre, auxquels sont accrochés les portraits figés des ancêtres de la famille, qui la regardent silencieusement et imperturbablement du haut de leur perchoir (Henrie, 1988 : 121).

Étant donné le décor, il ne faut pas s'étonner que la grand-mère ait décidé de prendre du mieux afin de déguerpir de cette chambre ainsi surveillée par une galerie d'ancêtres.

Il faut qu'un peuple, dans sa quête d'identité, opère un retour sur lui-même et remonte jusqu'à la ruralité de ses origines. L'Ontario français l'a fait plus tard que le Québec, pour les raisons que nous avons évoquées plus haut, mais la démarche est identique, à un demi-siècle d'intervalle. Poursuivons notre comparaison avec la nouvelle de Maurice Henrie intitulée « L'Anglais ». L'espace manque pour établir un parallèle entre cet individu qui arrive de la ville et veut acheter la ferme ancestrale et qu'on dirait sorti tout droit, la langue anglaise en plus, du « Ne vends pas la terre » du frère Marie-

Victorin (1919 : 117 à 136). Dans un cas comme dans l'autre, on ne peut que noter le traitement identique de la transaction avortée, l'acheteur étant présenté comme l'usurpateur de la terre nourricière, transmise de génération en génération, et dont la vente équivaldrait à une rupture tragique confinant au sacrilège. La conclusion de la nouvelle de Henrie diffère cependant de la fin du récit du frère Marie-Victorin, puisque la menace est complètement écartée dans le dernier cas, avec le départ de l'acheteur venu de la ville, alors qu'à Rockland, le malheur n'est pas tout à fait conjuré pour autant ainsi que le constate, inquiet, le grand-père :

– Paraît qu'il y a deux couples de ces Anglais-là qui se sont installés dans la vieille maison des Sabourin, au bout du rang des Vinette, pis qu'ils passent leur temps à acheter les cochonneries de tout le monde. Ma vérité, on est en train de se faire envahir par c'te monde là. Que le 'iable m'emporte, c'est pire que de la chicorée (Henrie, 1988 : 65).

Nous touchons là une différence essentielle entre l'Ontario et le Québec lorsque le thème de l'urbanisation, ou simplement de la modernisation d'une société rurale, est abordé, soit celui de la dilution des communautés homogènes francophones en Ontario. Dans un cas comme dans l'autre, cependant, on redoute les changements venus de l'extérieur et Henrie évoque cette menace d'une façon mythique, dans la nouvelle intitulée « La palissade », en ceignant la terre ancestrale d'une clôture protectrice lors d'une vision qu'a eue le grand-père, en revenant du bois, par une fin d'après-midi d'hiver :

C'était une sorte de palissade de lumière intense, à la fois translucide et incandescente, semblable à ces rayons qu'on voyait sur les images pieuses, quand on voulait montrer la grâce de Dieu descendant du ciel vers un saint en prière. Une muraille lisse, épaisse et sans aucune faille qui s'élevait hardiment jusqu'aux nuages et dont la base entourait complètement sa terre, en épousant fidèlement tout le périmètre et en respectant tous les angles et toutes les limites. Un bouclier infranchissable pour le monde extérieur mais qui, étrangement, n'était en rien un obstacle pour ceux qui vivaient à l'intérieur, dans l'enceinte protectrice formée par la paroi enchantée ... (Henrie, 1988 : 161).

Un peu plus tôt, dans sa rêverie, le grand-père avait passé en revue les symptômes annonciateurs des bouleversements à venir, signes avant-coureurs présentés comme « une fêlure » susceptible de

menacer « le bel ordonnancement des mois et des saisons, les règles et prescriptions non écrites » (p.159) qui avaient marqué le rythme d'une vie rurale considérée jusque-là comme immuable. Parmi les dangers qui pointent à l'horizon, l'aïeul s'inquiète de ce que le jeune Huppé, un ami de son fils Jean-Paul, « commencerait à étudier l'an prochain à l'université anglaise » (p. 160). Ainsi, lorsque ce n'est pas l'Anglais qui menace d'envahir la communauté homogène francophone rurale, l'anglais guette le jeune Franco-Ontarien qui quitte son enclave pour la ville. Le rural québécois qui met le cap sur Montréal risque, tout au plus, de se bilinguiser. Les enjeux ne sont pas identiques.

D'ailleurs, le mythe de la communauté francophone homogène est un des thèmes récurrents de la littérature d'expression française à l'extérieur du Québec. On le trouve dans le premier roman d'une auteure franco-albertaine, Marguerite Primeau. *Dans le muskeg*, paru en 1960, mais dont l'action se situe au lendemain de la Première Guerre mondiale, elle met en scène un instituteur d'origine québécoise, Joseph Lormier, qui rêve de conserver à la petite municipalité d'Avenir, dans le nord de l'Alberta, sa morphologie de communauté exclusivement de langue française. Marguerite Primeau répugne à cette idéologie isolationniste et à la faveur de la Crise de 1929, elle s'arrange pour que le salut vienne d'un Irlandais unilingue anglophone dont le magasin général, nouvellement acquis d'un francophone en faillite, sert de lieu de bilinguisation en même temps que de relance économique. La romancière, détentrice de tous les droits sur ses personnages, fait en sorte que le fils du marchand O'Malley tombe amoureux de la fille de l'instituteur Lormier et le mariage a lieu, malgré certaines réticences venues des parents, mais vaincues par l'argument du curé : « Le Nord est au-dessus des préjugés, et la petite ville d'Avenir va montrer aux autres ce que c'est que d'être réellement canadien » (Primeau, 1960 : 209). Il faudrait peut-être nuancer quelque peu ce propos et se demander si ce mariage hexogamique ne serait pas plutôt une solution *canadian*.

Donc, on le voit, les enclaves francophones, à l'extérieur du Québec, si elles existent, plus souvent qu'autrement relèvent de l'utopie. À l'exception peut-être de certaines régions de l'Acadie, tôt

ou tard, les effectifs anglophones massés à la périphérie de ces zones protégées menacent toujours d'infiltrer ces réserves et de leur faire perdre leur caractère homogène, pas toujours au grand dam des francophones cependant, qui voient parfois dans ce mélange certains avantages, ainsi que s'évertue à le montrer Marguerite Primeau par le biais de la fiction. Il faut comprendre que le voisinage de l'anglais, en milieu minoritaire, n'est pas nécessairement perçu comme un facteur négatif. Le contexte bilingue devient souvent une seconde nature et pas chez les moindres, car l'écrivain Paul Savoie, du Manitoba, (l'auteur, entre autres, du recueil de poèmes *Nahanni* (Saint-Boniface, Blé, 1976) et d'un ensemble de nouvelles intitulé *Contes statiques et névrotiques* (Montréal, Guérin, 1991)), lors d'une rencontre avec nos étudiants, à l'Université d'Ottawa, a avoué qu'il ne se sentait pas tout à fait à son aise au Québec et qu'il préférerait vivre à Ottawa, plus conforme à l'univers bilingue de son enfance.

Quoi qu'il en soit, des Franco-Ontariens de l'aile militante voient, eux, comme une menace, la dilution des communautés naguère massivement francophones. Délaissions pour un temps la fiction et reportons-nous à un document préparé à l'Université d'Ottawa, en hommage aux lauréats d'un concours de français qui existe en Ontario depuis 1938 et dont le tout premier champion fut nul autre que Jean Éthier-Blais, originaire de Sturgeon Falls, dans le nord de la province. On a groupé les témoignages de ces Premiers Prix dans un album lancé à Ottawa le 8 mai 1992 à l'occasion de retrouvailles convoquées par l'Université d'Ottawa¹⁰. Voyons d'abord deux textes produits par des auteurs qui déplorent la

10. En théorie, ce recueil de témoignages devrait figurer sous le vaste parapluie de la « paralittérature » telle qu'elle est longuement définie et illustrée dans ce considérable ouvrage collectif *Entretiens sur la paralittérature* (Arnaud et al., 1970). Sauf qu'une des particularités de ce « genre » ne s'applique pas à cette collection de textes. En effet, Jean Tortel, dans le chapitre intitulé « Qu'est-ce que la paralittérature ? », donne comme caractéristique fondamentale de cette vaste production dédaignée par l'institution littéraire « le refus de la tension verbale » (p. 24), une pauvreté de la forme qui expliquerait, justement, le manque d'intérêt de la part des critiques et spécialistes de la grande littérature. Or les textes courts rassemblés dans *Hommage aux Premiers Prix*, composés par des « forts en français », comportent, justement, cette « tension linguistique », à un haut niveau même, et, par conséquent, sont dotés d'une « littérarité » certaine.

disparition de ces enclaves francophones, tant en milieu urbain qu'en milieu rural.

L'abbé Jacques Faucher, lauréat de 1949, après avoir évoqué sa « petite patrie » de la basse-ville d'Ottawa en ces années bénies où vivre en français allait de soi, déplore la disparition de ce « paradis perdu » : les écoles vides, la société francophone désarticulée, au pire atomisée, au mieux ne représentant jamais plus que 30% de la population d'un quartier donné (Barrette et Therrien, 1992 : 42-43). Ces îlots, comparables aux « Petits Canadas » de la Nouvelle-Angleterre, ont disparu, non pas rasés par des urbanistes ou récupérés par des hispanophones comme en Nouvelle-Angleterre, mais bien envahis par des « Yuppies » qui ont tout bonnement « gentrifié » ces zones urbaines plutôt modestes à l'origine, quand ils n'ont pas poussé leur migration jusqu'en banlieue, comme ce fut le cas à Orléans, tout près d'Ottawa, ou encore pour ces paroisses francophones à la périphérie de Saint-Boniface, dans l'Ouest, transformées en villes-dortoirs par de jeunes ménages anglophones en mal de fuir Winnipeg.

Le milieu rural est lui aussi touché par cette perte progressive de l'homogénéité francophone, doublée d'une démobilisation des Franco-Ontariens, ainsi que le constate Gérard Laurin, originaire de Verner, dans le nord de l'Ontario et lauréat du Concours de 1951 :

J'ai vécu les années 1950 dans un environnement favorable à la langue française. Milieu agricole, quasi-exclusivité du français, concordance des valeurs religieuses et linguistiques, militantisme d'une génération hantée par le souvenir du célèbre Règlement XVII. [...] La vérité était simple, catholique, rurale et française.

Hélas ! en 1992, j'ai peine à reconnaître cette paroisse aux traits québécois. Là, comme dans beaucoup de communautés francophones hors Québec, si les gens demeurent charmants, le militantisme s'effrite. [...] on cache son identité en présence d'étrangers. [...] si ce n'était des Caisses populaires, bien futé celui qui trouverait dans ces villages une seule affiche publique (intérieure ou extérieure) rédigée en français. La communication écrite s'y fait en anglais entre francophones (Barrette et Therrien, 1992 : 48-49).

Changeons maintenant de perspective et tentons de voir comment le Franco-Ontarien est perçu par les immigrants venus d'autres

pays ou par les migrants québécois attirés en Ontario par une motivation habituellement économique. « L'histoire du propriétaire de restaurant » est une nouvelle extraite d'une publication posthume intitulée *Une bande de caves*, parue en 1981, et dont l'auteur, Omer Latour, est décédé accidentellement, à 43 ans, en 1978. Cette histoire a pour théâtre Cornwall, une ville de 50 000 habitants, à une heure de voiture de Montréal. Le texte est dur, impitoyable. Les Québécois n'ont pas l'habitude de ces confrontations inspirées par le mépris, du moins pas avec une telle intensité, car sur leur territoire, les rapports de force entre les communautés culturelles et les francophones sont différents, la loi du nombre imposant une certaine retenue dans la manifestation de sentiments négatifs. Le texte de Latour est intéressant en ce qu'il renferme les ingrédients essentiels caractéristiques de la perception que certains immigrants ont des francophones à l'extérieur du Québec, particulièrement à propos de ceux qui tentent de préserver leur langue. C'est une illustration du syndrome de celui qui, dans une tentative pour se faire accepter par la société majoritaire, reprend à son compte, en les amplifiant même, les préjugés entretenus par cette dernière à l'endroit d'un groupe minoritaire. « I don't speak French », réplique le tenancier de restaurant, bien que ça fasse « quarante ans que je demeure dans cette ville pleine de francophones ». Il fut un temps où des « fanatiques insistaient pour parler français », « surtout des fermiers qui n'avaient pas beaucoup d'éducation », mais, de guerre lasse, ils ont capitulé et maintenant « ils parlent anglais comme tous les Canadiens ». Le refrain sur le patois parlé par les nôtres est un classique du genre, et il vaut d'être cité au complet :

[...] ce n'est pas du français que les gens parlent au Canada. Je le sais parce que j'ai étudié le vrai français en Hongrie avec de vrais professeurs de la Sorbonne. Le français des gens d'ici n'a rien à voir avec le français que je connais. Il ajouta comme après coup : quand c'est bien parlé le français c'est une belle langue (Latour, 1981 : 27).

Inutile de s'éterniser sur cette confrontation à vous nouer les boyaux entre un itinérant québécois au bord de l'inanition et un mastiff enragé à qui il est contraint d'arracher sa pitance, avec ce dénouement inattendu de la cicatrice à la main gauche, le propriétaire du restaurant n'ayant pas reconnu celui qu'il avait sadiquement

humilié quelques années auparavant en imaginant cette mise en scène dégradante.

Le recueil en contient d'autres, des nouvelles de ce genre, où l'anti-héros francophone se fait rabrouer par un patron épicier anglophone, ostraciser par un curé irlandais, quand il n'est pas forcé d'étaler lui-même sa propre aliénation. Des histoires fictives ? Dans sa présentation, Omer Latour a prévenu le lecteur :

Je n'ai rien inventé.

Ce n'était pas nécessaire.

Dans les relations anglo-françaises de cette petite ville, la réalité dépasse la fiction (Latour, 1981 : 9).

Au cas où on serait tenté d'attribuer au cadre fictif un ton exagérément misérabiliste, voici un témoignage, celui d'un universitaire de renom dont la probité ne peut être mise en doute et qui vient de raconter son enfance et sa jeunesse en Ontario dans deux livres parus récemment : *Fragments d'une enfance* et *Le seuil des vingt ans* (Éthier-Blais, 1988 et 1992). Dans ce dernier récit autobiographique, Éthier-Blais fait une apologie du cours classique comparable à celle de Georges Courchesne, parue en 1927, sous le titre de *Nos humanités*. Il y parle aussi des emplois qu'il a eus pendant ses vacances d'été, dont un à une mine de Sudbury. Dans ce passage, il fait allusion au sort que des travailleurs immigrés ont fait subir à un condisciple :

Mon ami Vigneault¹¹ descendait chaque matin au fond du puits, là où l'on extrayait le nickel. [...] Vigneault se plaignait de ce que ses camarades le persécutaient. Il était entouré de Polonais et d'Ukrainiens dont le rêve était d'apprendre l'anglais, d'éduquer leurs enfants selon les normes canadiennes, pour qui tout ce qui était d'origine française (frog) était littéralement immonde. Portés naturellement au racisme, car leurs racines plongeaient depuis des millénaires dans ce tuf de haine, ils déversaient sur Vigneault, étudiant de surcroît, leur hargne de sans-patrie (Éthier-Blais, 1992 : 180).

11. Le Vigneault dont il est question dans ce texte se prénomme Robert et il est l'un de nos très distingués collègues à l'Université d'Ottawa : preuve qu'il a bien résisté aux sarcasmes et petites vilénies de ses camarades de travail d'alors.

Déplaçons maintenant l'objectif et tournons la caméra à 180 degrés, en la braquant sur les Québécois, qui, jusqu'à maintenant ont été conviés à faire plus ample connaissance avec les Franco-Ontariens. Il pourrait être tout aussi révélateur de voir comment les Franco-Ontariens perçoivent les Québécois qui viennent s'installer chez eux. Pour ce faire, nous aurons recours à deux extraits des *Nouvelles de la capitale*, un livre publié en 1987 par un jeune écrivain franco-ontarien, Daniel Poliquin. Dans ces deux récits, intitulés « Pour Anne » et « Les beaux dimanches », on voit défiler des personnages qui correspondent à cinq types de migrants québécois :

Monsieur L'Écuyer, le professionnel venu faire carrière à Ottawa, qui considère les Franco-Ontariens comme des morts en sursis et envoie ses enfants à l'école anglaise.

François (Frank) L'Écuyer, le fils du précédent, né au Québec mais éduqué en anglais en Ontario, ce qui ne lui a pas apporté la fortune pour autant.

L'intellectuel québécois venu tenter sa chance en Ontario et qui ne peut s'enlever de la tête que les Franco-Ontariens parlent et écrivent mal.

Les Québécoises qui s'ennuient, qui languissent en Ontario, mais il y a la « job » et le « boy-friend ».

Monsieur Joannisse (le père du narrateur) qui s'est intégré à la société franco-ontarienne au point de s'impliquer dans les luttes scolaires.

La distribution est complétée par la Française plutôt encline à se frotter à l'*establishment* anglo-saxon, et par deux couples d'anglophones réfractaires aux menus bilingues dans les restaurants d'Ottawa.

Monsieur L'Écuyer père incarne bien le professionnel ou le cadre québécois arriviste qui profite d'un transfert en Ontario pour bilinguiser ou angliciser sa progéniture, geste qui eût été par trop visible et quelque peu embarrassant au Québec, à la condition d'avoir pu contourner la loi 101. Et il y a encore l'attitude hautaine et défaitiste de monsieur L'Écuyer à l'égard des Franco-Ontariens :

Et puis je vais vous dire : je pense que vous vous battez pour rien, le français, en Ontario, c'est fini. C'est à peine si les gens d'ici savent dire trois phrases qui ont de l'allure ; les francophones sont anglicifiés, c'est pas compliqué. Dans vingt ans, il n'y en aura plus un seul (Poliquin, 1987 : 48).

Frank L'Écuyer fils, arrivé du Québec vers l'âge de sept ans, après avoir fréquenté les institutions anglophones de la capitale, devrait réussir encore mieux que son père puisque lui parle anglais sans trace d'accent, au détriment de son français qui « n'est plus tellement sa langue ». Il n'en est rien, sa « maison est hypothéquée jusqu'aux dents » et il n'a pas les moyens d'envoyer ses enfants à l'école privée. On voit que le jeune écrivain a simplement modernisé la présentation d'une vieille idéologie de la résistance en milieu minoritaire où il a toujours fallu trouver une motivation pour inciter les francophones à conserver leur langue et, en contrepartie, les mettre en garde contre certains effets nocifs de l'assimilation. Bien sûr que nous sommes loin du « Qui perd sa langue, perd sa foi », mais le message, atténué, demeure fondamentalement le même : celui qui accepte de troquer sa langue contre une ascension plus rapide dans l'échelle sociale devra subir un châtement quelconque pour un tel reniement.

Saluons au passage la Française qu'a épousée Frank L'Écuyer, laquelle incarne l'attitude généralement distante de ses compatriotes envers les Franco-Ontariens, dont ils endossent exceptionnellement les luttes linguistiques ou scolaires. Il n'est pas question, pour Nadine L'Écuyer, d'envoyer Jason et Natacha dans les écoles de langue française de l'Ontario. « Kids there are a little on the rough side » confie-t-elle à une maman anglophone lors d'une fête d'enfants ; plutôt les écoles d'immersion où la clientèle est de langue maternelle anglaise, donc aux mœurs plus policées (p. 50).

Dans la nouvelle intitulée « Les beaux dimanches », on trouve atablés dans un restaurant de la basse-ville une autre galerie de personnages qui ont en commun d'avoir des réactions négatives à propos du français en Ontario ou de se sentir exilés dans cette province. D'abord l'« ancien écrivain québécois venu chercher fortune à Ottawa » et qui se fait fort de « corriger les fautes de français » de l'auteur parce que ce dernier est « Franco-Ontarien » (p. 125). Encore cette attitude condescendante !

Puis, il y a ces deux couples d'anglophones qui camouflent leur francophobie sous des dehors d'arguments rationnels, ainsi qu'il est de mise de le faire à une époque où seul le discours *politically correct* est autorisé :

L'autre mari se demande tout haut pourquoi le menu est toujours bilingue à Ottawa ; ça l'écœure un peu parce que ça prend trop de place, qu'on a du mal à s'y retrouver, que la traduction fait monter les prix pour rien puisque tout le monde comprend l'anglais et que l'anglais est une langue universelle (Poliquin, 1987 : 128).

Ensuite, le narrateur présente deux personnages qui s'ennuient à Ottawa. En un paragraphe, avec une perspicacité et un sens de l'observation hors du commun, il a réussi à rassembler les griefs de toujours formulés contre la capitale par des citoyens du Québec qui s'y sentent en exil. Ici, il fait s'exprimer deux Québécoises aigries, mais contraintes, comme tant d'autres, d'endurer leur sort à cause de la *job* ou du *boy friend* :

À l'autre table, les Québécoises allument les premières gitanes du matin et échangent des griefs : il n'y a presque rien d'ouvert à Ottawa le dimanche, les boutiques ferment tôt, les restaurants sont froids et mauvais, les gens sont plates, leur emploi est inintéressant et il n'y a pas d'hommes à Ottawa, rien que des gais ou des hommes mariés. [...] c'est tellement mieux à Montréal, on ira en octobre pour y acheter des disques et du linge, ou alors, la prochaine longue fin de semaine, on ira faire la fête à Québec, j'ai une tante là-bas, des amis [...] si c'était pas de Ken, je resterais pas ici, si c'était pas de ma job, je serais jamais venue [...] Seulement voilà, Ken veut se marier, il attend son divorce, il veut des enfants ; ma job paie bien, je gagnerais jamais autant à Québec (Poliquin 1987 : 128-129).

Finalement, l'auteur fait intervenir rapidement le type de Québécois intégré à sa patrie d'adoption et qui fait sienne les luttes des Franco-Ontariens, particulièrement dans le domaine scolaire. Comparable à Alfred Longpré au début du siècle, le père du narrateur, monsieur Joannisse – inspiré par le vrai Jean-Marc Poliquin ? –, se bat lui aussi pour les écoles de langue française, mais avec des moyens plus modernes : « ... papa faisait partie d'un comité pour le financement public des écoles secondaires françaises, aujourd'hui chose faite. Mais la bataille était dure. Mon père faisait circuler une pétition pour recueillir des appuis dans la paroisse » (p. 48). Notons enfin la conclusion de la nouvelle mettant en relief le sens de la dignité de la fillette franco-ontarienne Anne qui a su répondre « No thanks » à une invitation au préambule plutôt disgracieux pour les Ontariens. Un clin d'œil de connivence destiné

au lecteur rassuré et amusé : « Moi, comme tous les pères, je suis fier de ma fille. Vous me comprenez » (p. 50).

Retournons maintenant aux témoignages de ces Premiers Prix du Concours de français de l'Ontario, une génération après les Jacques Faucher et Gérald Laurin cités plus tôt, lauréats en 1949 et 1951. Cette fois il s'agit de deux lauréates, titulaires du premier prix deux années consécutives, Joanne Lagacé en 1968 et Denise Messier en 1969. Aujourd'hui, elles ont environ 40 ans. Faucher et Laurin, on s'en souviendra, ont déploré la disparition de l'univers francophone homogène de leur enfance, à Ottawa et dans la paroisse rurale de Verner. Soulignons la perspective tout à fait différente adoptée par Lagacé et Messier. Sans doute n'ont-elles pas connu ces milieux protégés, du moins pas à un même degré, mais elles n'en ont expérimenté que plus durement la difficulté ressentie par quiconque veut vivre en français en Ontario... et au Québec. La zone de préoccupation linguistique n'est plus délimitée par l'enclave francophone, elle a rétréci aux dimensions de la vie de tous les jours, des activités personnelles.

Le témoignage de Joanne Lagacé est particulièrement éclairant et émouvant. Nous sommes en présence d'un cas typique d'anomie, la personne francophone n'arrivant jamais à se définir par rapport au milieu environnant. Après des avatars en Ontario, madame Lagacé, hantée par le mythe de la Terre Promise de langue française, déménage au Québec en espérant s'y sentir chez elle en tant que francophone. Elle nous fait part de sa déception en ces termes :

Chez nous, c'est aujourd'hui Aylmer où, en dépit de la Loi 101, je me fais servir en anglais au dépanneur du coin. C'est cet ami anglophone que je m'efforce d'oublier parce qu'il a le bilinguisme rouillé. C'est ma fille qui fréquente un Franco-Ontarien qui lui écrit de la poésie en anglais parce que, dit-il, il est « tanné de se faire corriger ». C'est mon fils, Québécois de naissance, qui « kick » le ballon au « goaler » (Barrette et Therrien, 1992 : 96).

Et Joanne Lagacé termine sa page en exhalant la longue plainte de celle qui est toujours en quête d'un éden où vivre en français se ferait naturellement, un ailleurs qui apparaît de plus en plus chimérique à mesure que s'accroissent les déconvenues linguistiques.

Le cas de Denise Messier est quelque peu différent. Après avoir évoqué les moments d'euphorie vécus lors de la proclamation des lauréats du concours de 1969, elle dresse la liste des innombrables frustrations subies par quiconque s'entête à « vivre en français » en Ontario. Chaque grief est présenté par un leitmotiv :

Être francophone en Ontario : [...] Comme femme féministe francophone, je vous assure que pour survivre, j'ai besoin d'avoir les reins forts et de l'humour en réserve.

Être francophone en Ontario, c'est risquer d'être perçue comme pédante lorsque je nomme les choses par leur nom.

« Être francophone en Ontario », c'est se mordre la langue pour ne pas corriger l'interprète improvisée qui traduit mal ; c'est se faire dire que « Les Français vivent au Québec et que l'Ontario appartient aux Anglais » ; c'est de devoir faire les frais d'un bilinguisme institutionnel sans rétribution supplémentaire.

Contrairement à Joanne Lagacé, Denise Messier a fait son nid en Ontario et n'a pas toujours cherché une oasis francophone homogène. Cette personne, quoique tout à fait consciente de sa situation difficile, a assumé sa condition de Franco-Ontarienne au point de conclure son texte sur une note positive teintée d'humour :

Le bilan de tout cela ? j'ai développé des atouts qui auraient peut-être été laissés en latence autrement, tels l'humour, la ténacité, l'affirmation de soi, sans oublier de bons biceps (à force de porter mon *Larousse*) (Barrette et Therrien, 1992 : 97).

Faisons un autre bond de deux décennies pour aboutir à la jeune génération actuelle, la relève, qui a maintenant 20 ans. Isabelle Desrochers a été lauréate du Concours de français en 1990. Quand on parcourt son texte, on se rend compte que toute trace de militantisme a disparu. Le français, c'est bien beau, mais il ne faut pas verser dans l'intolérance et il est louable de faire des efforts pour apprendre d'autres langues afin de mieux se préparer à affronter la vie tout en privilégiant les rapports harmonieux entre les humains. Et l'auteure de conclure son témoignage par un appel à la fraternité justement :

Tout en restant fiers de notre langue et en ne la laissant jamais dépérir, nous devons être prêts à ouvrir d'autres portes, car ce qu'elles révéleront

nous mènera peut-être sur la bonne voie [...] la voie de l'harmonie humaine (Barrette et Therrien, 1992 : 108).

L'idéologie n'est plus la même. La langue n'est plus perçue comme une valeur en soi, mais bien comme faisant partie d'un ensemble de données culturelles, où elle figure en bonne place, mais sans trace de mysticisme ni de militantisme. Deux ou trois autres textes de cette période reprennent la même idée et, dans le reste des témoignages, échelonnés de 1982 à 1992, hormis une exception, on ne sent plus cet attachement au français.

Cette ouverture aux autres langues inclut évidemment l'anglais qui n'est plus considéré comme une menace. Cette attitude perméable, conciliante, a contribué à réduire le manichéisme de toujours qui contraignait à la stricte séparation des idiomes, particulièrement dans la production littéraire. Ce tabou n'existe plus et il n'est pas rare, dans les publications de langue française à l'extérieur du Québec, de trouver ce mélange des langues, comme chez Charles Leblanc au Manitoba, Guy Arsenault en Acadie ou Patrice Desbiens en Ontario.

Il faut tout de suite souligner que le mode d'intégration de l'anglais dans la production littéraire francophone hors-Québec se fait d'une manière particulière, non pas à la façon d'un hors-d'œuvre ou d'une insertion momentanée pour faire « couleur locale », mais bien en participant pleinement à l'esthétique de l'œuvre. Cette intégration est le prolongement écrit d'une situation socio-linguistique où l'anglais fait partie du décor et, d'autre part, ces écrits entrelardés d'anglais, réservés à un public lecteur bilingue, constituent une espèce de juste retour des choses pour une population de langue française à qui on n'a pas laissé le choix d'apprendre l'anglais, mais qui se retrouve ainsi détentrice de deux codes permettant le libre accès aux textes écrits dans les deux langues officielles¹².

Pour illustrer ce phénomène, nous aurons recours à des extraits tirés de deux recueils du poète franco-ontarien Patrice Desbiens

12. Cette analyse du mode d'insertion de l'anglais dans les textes littéraires de langue française publiés à l'extérieur du Québec fait partie d'une recherche globale que nous avons entreprise sur la typologie des littératures régionales.

intitulés : *L'homme invisible / The Invisible Man* (1981) et *Poèmes anglais* (1988).

L'homme invisible / The Invisible Man se présente sous les extérieurs d'un recueil de poésie « parfaitement bilingue », la page de gauche étant en français, et celle de droite en anglais. Les apparences sont trompeuses car il est rare que les deux textes concordent tout à fait et, souvent, un simple coup d'œil nous permet de constater qu'ils sont de longueur très inégale.

L'extrait des pages 15 (notez la pagination identique) laisse voir des divergences appréciables après une lecture un tant soit peu attentive. Dès les premières lignes, l'allusion au Collège du Sacré-Cœur de Sudbury n'est pas traduite en anglais probablement parce que cette institution ne signifie pas grand-chose pour qui n'est pas francophone, surtout à l'extérieur du Nouvel Ontario. Dans le paragraphe suivant, sans doute pour les mêmes raisons, mais inversées, la référence à la couverture de *Blonde on Blonde* d'où est venue l'idée de la coiffure à la Bob Dylan a été supprimée de la version française. Le détail plutôt vulgaire qui conclut ce paragraphe « with the other hand, he plays with himself » a lui aussi été biffé de la version française. Pour expliquer cette divergence, on peut risquer l'hypothèse, non pas d'une censure, mais plutôt d'un indice que le français est bel et bien demeuré la langue maternelle du poète et que ce passage graveleux, tant qu'il demeure en anglais, « signifie » autant, mais « suggère » moins, comme c'est le cas pour toute langue seconde. La version française d'une telle expression lui donnerait une autre dimension apparemment non souhaitée, sans compter la difficulté de traduire une tournure idiomatique. Par ailleurs, une répartie reste en anglais dans les deux versions : « I don't need this shit ». Pareille insertion d'une réplique en anglais dans un dialogue en français, particulièrement lorsqu'il s'agit d'une expression figée et populaire, correspond à une habitude langagière courante chez beaucoup de Franco-Ontariens. Finalement, la métaphore du « sourire vitreux d'un cendrier du bien-être social » n'apparaît pas dans la version anglaise, peut-être parce que cette réalité est moins présente dans l'univers des anglophones, mais plus vraisemblablement parce que cette image s'est avérée difficile à rendre en anglais.

Quant au second extrait, tiré de *Poèmes anglais*, cette langue y joue un rôle tout à fait différent. Lorsque la nièce anglicisée « Connie Maltais » téléphone à l'auteur, il eût été pour le moins paradoxal de la faire s'exprimer en français. Le recours à un anglais typique de conversation, avec ses « wanna buy », « right ? », la mention d'une autre personne au patronyme partiellement anglicisé, « Bam-Bam Boudreau », et finalement la recette suggérée par Connie Maltais pour retrouver son français perdu : « Maybe if I get real drunk my French will come back... » (Desbiens, 1988 : 57), voilà autant de données qui permettent de situer le personnage et de définir son univers socio-culturel avec une netteté et une concision impossibles à atteindre en français, étant donné le contexte particulier où se situe l'action.

On peut aller plus loin et se demander si l'utilisation de l'anglais, en plus de conférer au texte une facture d'authenticité incomparable, ne participe pas pleinement à son esthétique, à sa densité poétique. L'hypothèse est certes plausible si l'on se fie à la facture d'un recueil récent, publié en 1989, au Québec cette fois, par le même Patrice Desbiens, un an après son installation dans la Vieille Capitale. Dans *Amour ambulance* (1989), on ne trouve guère d'anglais, mais plutôt une poésie tellement propre et conventionnelle qu'elle n'a plus de feu. Cette réflexion aseptisée d'un auteur aux mains savonnées nous fait regretter les vibrations viscérales de l'ancienne poésie, façonnée par des doigts un peu calleux et noircis, mais animée d'une vie sauvage.

*

* *

En conclusion, on ne peut que se montrer prudent et circonspect si, d'aventure, on se risque à esquisser le portrait d'une collectivité. Le défi est particulièrement périlleux pour une communauté linguistique minoritaire, dispersée inégalement sur un immense territoire, avec une multiplicité de variables, liées aux disparités socio-économiques, aux différences sur le plan de l'éducation, du mode de vie rural ou urbain, sans compter le facteur âge, particulièrement important quant à la perception qu'on a de soi-même, de sa langue, ainsi qu'on l'a constaté en parcourant quelques

témoignages produits par des lauréats du Concours de français de l'Ontario.

La différence fondamentale entre les Ontariens et les Québécois – on nous excusera de reprendre ce truisme – vient du statut de minoritaires des premiers, par conséquent toujours en butte à l'omniprésence et à l'hégémonie de l'anglais. Cette menace constante, conjuguée à une acculturation, au mieux sourde, au pire galopante, ralentie, mais jamais enrayée, voilà qui explique certaines idéologies, des réflexes particuliers, parfois difficiles à comprendre pour des observateurs venus de régions, de pays où ils sont nettement majoritaires sur le plan linguistique.

Quoi qu'il en soit de ces embûches, la production littéraire constitue une approche incontournable pour saisir l'âme d'un peuple dans son entièreté. Alors que l'analyse d'un sociologue ou d'un anthropologue est fondée sur la cérébralité, la littérature permet de capter les sentiments, les humeurs, les états d'âme d'une société. Ainsi, un tableau statistique permet d'évaluer l'ampleur de l'assimilation dans une région donnée. Un extrait de poème, une nouvelle donnent accès aux interrogations, aux angoisses existentielles d'une communauté linguistique en situation de minorité. L'un et l'autre se complètent.

Les pages que nous avons utilisées pour étayer notre propos, quelque rapide et incomplet que soit le procédé, devraient néanmoins suffire à donner une idée un peu plus précise de la communauté ontarioise. Si le portrait est à peine esquissé, en revanche, étant donné les vertus particulières à la littérature, cette confrontation à des textes du cru équivaut au geste du clinicien qui se sert de son stéthoscope pour ausculter le cœur de son client : une façon d'aller à l'essentiel à défaut de pouvoir effectuer un examen complet.

Il faut espérer que cet exercice donnera le goût, sinon de fréquenter assidûment la littérature ontarioise, du moins de la visiter de temps à autre. Elle ressemble à la québécoise, parfois avec un certain décalage ; s'il lui arrive de marquer le pas par rapport à son aînée, c'est qu'elle a commencé sa démarche autonome un peu plus tard. Ressemblances, mais aussi divergences, non seulement quant

au fond, mais encore quant à la forme, marquée par un milieu où l'anglais domine, mais ne parvient pas à écraser. Cette situation de diaspora a permis l'émergence d'un discours parfois angoissé, dolent, mais aussi tripal, hurlant, dont les échos doivent retentir ailleurs dans la francophonie nord-américaine. Si tant est que la solidarité ne soit pas un vain mot, particulièrement entre francophones dont l'existence même sera toujours menacée sur le continent, le Québec ne peut déceimment rester sourd à ces clameurs qui proviennent des avant-postes, qu'il décide de remonter le pont-levis ou pas.

Bibliographie

- Arnaud, Noël, et al. (dir.) (1970), *Entretiens sur la paralittérature*, Paris, Plon.
- Aubé, Élizabeth (1983), « L'héritage », *L'Unité*, Lewiston, 7, 7 (septembre), p. 1.
- Barrette, Jean-Marc, et Josée Therrien (dir.) (1982), *Hommage aux Premiers Prix du Concours provincial de français de l'Ontario*, Ottawa, Université d'Ottawa, Association des anciens.
- Biggar, H.P. (1971), *The Works of Samuel de Champlain*, Toronto, University of Toronto Press, 6 vol.
- Bugnet, Georges (1935), *La forêt*, Montréal, Totem.
- Cahiers franco-canadiens de l'Ouest* (Les), (1989), numéro thématique sur Maurice Constantin-Weyer, 1, 1 (printemps).
- Chapdelaine, Henri (1988), *Au nouveau pays de Maria Chapdelaine*, Manchester, Compte d'auteur.
- Chartier, Armand (1991), *Histoire des Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre, 1775-1990*, Sillery, Septentrion.
- Choquette, Robert (1980), *L'Ontario français, historique*, Montréal / Paris, Études vivantes.
- Collet, Paulette (1984), *Les romanciers français et le Canada (1842-1981)* *Anthologie*, Sherbrooke, Naaman.
- Constantin-Weyer, Maurice (1928), *Un homme se penche sur son passé*, Paris, Rieder.
- Constantin-Weyer, Maurice (1982), *Un sourire dans la tempête*, Saint-Boniface, Éditions des Plaines [1934].
- Courchesne, Georges (1927), *Nos humanités*, Nicolet, Procure de l'École normale.
- Desbiens, Patrice (1981), *L'Homme invisible / The Invisible Man*, Sudbury, Prise de Parole.
- Desbiens, Patrice (1988), *Poèmes anglais*, Sudbury, Prise de Parole.
- Desbiens, Patrice (1989), *Amour ambulance*, Trois-Rivières, Écrits des Forges.
- Dionne, René (1991), *Anthologie de la poésie franco-ontarienne*, Sudbury, Prise de Parole.
- Duciaume, Jean-Marcel, et Guy Lecomte (1990), *Nypsia, édition critique (1924 et 1929) de Georges Bugnet*, Saint-Boniface / Dijon, Éditions des Plaines / Éditions universitaires de Dijon.
- Éthier-Blais, Jean (1988), *Fragments d'une enfance*, Montréal, Leméac.
- Éthier-Blais, Jean (1992), *Le seuil des vingt ans*, Montréal, Leméac.
- Frémont, Donatien (1980), *Les Français dans l'Ouest canadien*, Saint-Boniface, Édition du Blé, [1959].
- Gervais, Gaétan, et Jean-Pierre Pichette (1988), « Le Dictionnaire des écrits de l'Ontario français (DEOF) », dans *Les outils de la francophonie (Actes du sixième colloque du CEFCO, Richmond, Colombie-Britannique, 10 et 11 oct. 1986)*, Saint-Boniface, CEFCO,

- p. 160-185 et dans *Vie française*, 41, 1 (janv. à déc). 1989, p. 47-53.
- Henrie, Maurice (1988), *La chambre à mourir*, Québec, L'instant même.
- Latour, Omer (1981), *Une bande de caves*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa.
- Maillet, Antonine (1979), *Pélagie-la-Charrette*, Montréal, Leméac.
- Maillet, Marguerite, et Judith Hamel (1989), *La réception des œuvres d'Antonine Maillet (Actes du colloque international organisé par la Chaire d'études acadiennes les 13, 14 et 15 octobre 1988)*, Moncton, Chaire d'études acadiennes, Université de Moncton (coll. Mouvanges).
- Marie-Victorin, frère (1919), *Récits laurentiens*, Montréal, 44, rue Côté.
- Morcos, Gamila (1990), *Albertaines: anthologie d'œuvres courtes en prose*, Saint-Boniface / Dijon, Éditions des Plaines / Éditions universitaires de Dijon.
- Motut, Roger (1982), *Maurice Constantin-Weyer écrivain de l'Ouest et du Grand Nord*, Saint-Boniface, Éditions des Plaines.
- Papen, Jean (1985), *Georges Bugnet homme de lettres canadien*, Saint-Boniface, Éditions des Plaines.
- Perrault, Robert (1983), *L'héritage*, Durham, National Material Development Center for French, University of New Hampshire.
- Poliquin, Daniel (1987), *Nouvelles de la capitale*, Montréal, Québec / Amérique.
- Porée-Kurrer, Philippe (1992), *La promesse du lac*, Chicoutimi, JCL.
- Primeau, Marguerite (1960), *Dans le muskeg*, Montréal, Fides.
- Quintal, Claire (1992), *La littérature franco-américaine: écrivains et écritures / Franco-American Literature: Writers and their Writings*, Worcester, Institut français du Collège de l'Assomption.
- Rivard, Adjutor (1918), *Chez nos gens*, Québec, Édition de l'Action Sociale Catholique.
- Roby, Yves (1990), *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre, 1776-1930*, Sillery, Septentrion.
- Weil, François (1989), *Les Franco-Américains, 1860-1980*, Paris, Belin (coll. Modernités XIX^e & XX^e).